

JOY SORMAN

GROS ŒUVRE

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BOYS, BOYS, BOYS. Prix de Flore 2005 (« Folio » n° 4571).

DU BRUIT, 2007 (« Folio » n° 4837).

14 FEMMES, pour un féminisme pragmatique (*en collaboration*).

GROS ŒUVRE

JOY SORMAN

GROS ŒUVRE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Être un castor

D'abord il y a eu le trou à creuser pour les fondations, en plein cagnard, 36 degrés sur la dalle du mois d'août qui réverbère, sacs de plâtre de 50 kilos sur l'épaule, charger la bétonnière, couler les murs par fragments pour éviter que le béton sèche dans la centrifugeuse, fabriquer au fur et à mesure la pâte de ciment et sable mouillés, tracer les niveaux, renforcer le sous-sol avec un semelage et un cuvelage en béton étanche, dissimuler l'installation électrique dans le mur de refend, du sous-sol au faîtage de la maison, puis monter le premier étage en mezzanine, et après ça couvrir le rez-de-chaussée en carrelage pare-feuille, en terre cuite du Languedoc, préalablement trempée dans des cuves, que Sam aime pour sa teinte irrégulière et ses effets sablés.

Il aura fallu vingt-cinq ans à Sam pour venir à bout d'une maison, de son édification, enfin l'aménager, bientôt l'habiter, pouvoir dire « rentrer chez soi », rentrer chez soi c'est avoir la paix. Chez soi : silhouette découpée sur fond de décor meublé, théâtre clos des opérations, hors de vue, la vue des autres. Ce n'est pas que Sam fût spécialement les lieux collectifs, c'est qu'il aime pouvoir, aussi, habiter à part, ponctuellement disposer d'un lieu restreint et protégé, se préserver, s'absenter. Sam qui dit : ceci est mon corps et il a besoin de s'asseoir, s'étendre, se laver, se nourrir, se soustraire à l'agitation, au nombre, à la météo, assurer ses fonctions vitales et l'entretien de ses facultés. Sam a besoin de ça, le repos, n'en est pas particulièrement fier, pas de quoi être fier d'habiter des villes renfrognées où l'on s'abrite avec de plus en plus d'inquiétude, de moins en moins d'affection pour le bruit, celui de la ville et de ses habitants au nombre desquels, pourtant, on compte.

Je suis là : là, là, ou là, enfin quelque part, je m'y tiens, il faut bien que j'occupe l'espace, je l'occupe de toute façon, il faut bien que j'en

fasse quelque chose, que je l'habite ; habiter c'est imprimer ma forme — mes contours précis, humains, mon ventre rebondi, mes épaules tombantes — à un espace indéterminé, vide avant moi, inutile avant moi. Donner figure humaine — mon visage rond et jovial — au temps qui passe sans que je n'y puisse rien, à la succession des jours. Donc, bon, si c'est là que j'habite, vis, dors, mange, cette succession a un sens, elle est cadrée, c'est ma vie chez moi, ce n'est plus seulement le temps qui passe en vain dans le vide, il y a moi au milieu et je me déplace entre les quatre murs de la maison que j'ai mis vingt-cinq ans à construire. Chez moi c'est le seul espace certain, qui ne menace pas de s'effriter ou de se dissoudre, à moins que la fin du monde.

Ma maison, mes murs, ici je traverse, là je me cogne, là ça passe juste, là ça coince un peu. Est-ce que habiter cela va de soi ? Maintenant que c'est fini, toutes ces années passées à construire. Si je vais par là, si j'arpente dans ce sens, si je tourne la poignée, ouvre le robinet. Là je mettrai des rideaux, une photo accrochée au mur au-dessus de la cheminée, je ferai cuire un gigot dans le four, les amis viendront, ce sera convivial.

Je ne voulais pas de promoteur, qu'on m'impose un plan, des proportions, ici la cuisine, là les toilettes, plus loin la chambre, je ne voulais pas de pièces affectées à travailler, manger, dormir, je voulais pouvoir mélanger.

Ne me dites pas comment habiter, vous n'avez pas le droit. Si je veux faire autrement, si je ne veux pas la salle de bains à côté de la chambre, si je ne veux pas déjeuner à 12 h 30 dans la cuisine mais à 16 heures dans le salon, si je ne veux pas ma vie ma maison en tranches en cases, si je ne veux pas que la chambre soit le lieu où dormir mais le lieu où j'aurai enfin une conversation sérieuse avec ma fille, si je veux une pièce qui ne sert à rien, si je ne veux pas de produit industriel fini, une maison potentiellement reproductible sur la quasi-totalité du territoire via un réseau d'entreprises agréées. Si je ne veux pas de maison traditionnelle de promoteur, pas de pavillon standard, parce que je n'ai pas de famille idéale. Quelle famille dans quelle maison? Je mets où et comment ma femme et mes enfants? Je n'aspire pas, forcément, à ce que ma maison ait un toit à deux pentes d'ardoises ou de tuiles, qu'elle soit couverte d'un enduit dans

les tons pierre, que la façade soit munie de deux chiens-assis recevant chacun une jardinière. Je suis un manuel qui pose une brique, un coup de truelle, une brique, et recommencer, avec cet indécrottable sourire pleine face.

Sam est né en 1951 en Algérie et son père était viticulteur. À l'âge de sept ans il suit sa famille dans le sud de la France et n'en bougera plus — enfant, il démontait des réveils qu'il ne remontait jamais.

Ses parents achètent dans les environs de Béziers une station-service dont ils se lasseront vite. Le père a trente-cinq ans quand il décide d'apprendre par correspondance le métier de radioélectricien, puis d'acheter une boutique d'électricité, radio, télé et dépannage. Ce qu'il fait de mieux, c'est la pose d'antennes en équilibre sur les toits, et Sam le suit, suspendu à un harnais, hilare de pouvoir voler, de tirer des câbles électriques au-dessus du vide. À dix-huit ans il a fallu redescendre des toits : passer le bac, l'obtenir, partir pour Paris, des études de math, s'ennuyer et finalement revenir à Béziers pour passer un BTS d'électrotechnicien. De père en fils, de radioélectricien à

électrotechnicien, du début des années soixante au début des années soixante-dix. Sam rejoint l'entreprise familiale puis monte sa propre boîte, embauche douze ouvriers, élargit le champ de ses compétences : électricité, bâtiment, chauffage, climatisation, traitement d'air, plomberie ; pendant treize ans, de 1970 à 1983. Sam ne se reconnaît qu'une qualité, il appelle ça : l'intuition de la technique. Il apprend tout, vite, les procédés et les usages, suffit de regarder, il observe le carreleur, une journée ou deux, pose ses questions, et sait carreler, quelque chose de miraculeux.

Puis il y a eu 1983, année noire pour les artisans — ils vous le diront tous —, année maudite, année de l'arrivée des pavillonneurs sur le marché, d'anciens agents immobiliers reconvertis dans le bâtiment clés en main sous-traité au rabais. Sam est contraint de déposer le bilan, de licencier, de trouver du travail ailleurs, à la direction du service technique d'une clinique de Béziers. Il se spécialise dans la micro-instrumentation de l'oreille, fabrique des prothèses auditives pour remplacer la chaîne déficiente de l'oreille moyenne : la conception minutieuse et

maniaque d'un micro-crochet de deux dixièmes de longueur. L'indécrottable sourire revient fendre la rondeur du visage comme un coup de serpe, suffisait de lui occuper les mains, la tête suit toujours.

Cette même année, Sam décide de construire, achète un terrain en rase campagne, à la sortie de Béziers, pour 50 francs le mètre carré, en emprunte 450 000 pour le gros œuvre. Il se dit que ce sera l'histoire de deux ou trois années, qu'il se débrouillera bien tout seul, il le dit parce que les hommes ont une foi inébranlable en leurs mains, qui sont comme deux excroissances animales et dociles, puissantes et souveraines; la main de l'homme est une idole qui se croit tout permis mais qu'arrêtent le feu, le bois et le béton. Ces mains-là mettront vingt-cinq ans pour, seules, bâtir une maison, ces mains-là évalueront mal la quantité de travail, les aléas, l'argent qui manque, elles voudront soigner chaque détail, le moindre nez de marche en chêne vert, les fenêtres à ouverture pivotante.

Il ne veut pas de maison standard médiocre, n'a ni les moyens financiers ni l'envie que des professionnels s'en occupent, n'est jamais satis-

fait quand il délègue — pas confiance dans les mains des autres, et puis il s'en sent capable, rêve d'un lieu adapté à son mode de vie, un volume unique avec des pièces ouvertes pour garder à proximité tous les membres de la famille, femme, fils, bientôt fille. Week-ends, vacances, soirs parfois, il construit ce cube, aujourd'hui colonisé par des groupes d'amis qui boivent du rosé, du rosé frais et des olives pour fêter ça, assis en tailleur dans le jardin envahi de broussailles — Sam, t'as pensé à faire une piscine?

En 1984, Sam veut faire creuser le trou pour les fondations : 8 500 francs pour une journée et demie de travail. Il décide de creuser lui-même, achète d'occasion une tractopelle, pour 41 000 francs — il s'y retrouverait forcément —, et puis une grue repliée, qui lui servira plus tard, pour monter les poutres de la charpente.

La charpente, rien que pour la structure de charpente, forêt poussée dans les combles, il faut un an à Sam, aidé de son père : il commande dans une scierie des poutres en pin douglas, un bois du Nord, rouge, qui pousse lentement, donc les fibres sont plus serrées et ça

donne un bois plus dur, dont Sam apprécie la matière, le toucher, pas tant la pulpe des doigts que la paume, préfère tâter de la paume que du bout des doigts. Ses mains, on ne voit que ça, les bras ont disparu, il ne reste qu'une paire de mains vissées aux épaules, immenses, blanches enfarinées, veinées de bleu, veines saillantes qui vont bientôt péter sous la pression, peau sans taches, sans rides, larges, plates, des ongles épaissis taillés court carrés, des doigts musclés comme des mollets de cyclistes, aux articulations rondes et bombées ; ici et là des éraflures récentes, des traces d'échardes jamais résorbées, des résidus de copeaux de bois, de limaille de fer dans le pouce gauche, des cicatrices, ciseaux à bois qui ont ripé, scie à métaux mal empoignée, et du cuir à l'intérieur des paumes, des cals, des ampoules durcies. Ils les laissent traîner, des mains qui traînent, sur les murs, les tables, les comptoirs, les rampes, les crépis, les boiseries, les boutons de porte, le cuir des taxis, le verre sablé, le bois vernis, le laqué, le poli, le stratifié, le vitrifié, le glacé, le ciré, la terre cuite, la toile de jute, le satin et le goudron. Des mains qui se jettent sur la roche apparente comme des vautours sur une viande encore tiède.

Sam qui se rêve tout entier absorbé dans ses mains travaille sans gants ; un homme réduit à ses mains, veaux d'or boulonnés aux extrémités de ses bras, il les regarde paumes tournées vers le ciel. Il usine lui-même les poutres brutes, les dresse, rabote, ponce, surface et vernit. Sept poutres de 9,50 mètres de long. Il modélise la charpente en maquette, pour se figurer l'enchevêtrement des poutres, une belle charpente à l'ancienne, visible, imposante et péremptoire, il calcule les lignes de force, pour reporter le poids de la toiture aux endroits prévus dans les murs, là où il a préalablement coulé des poteaux en béton ferrailé, couverts de Siporex, béton le plus cher du marché, mais aussi le plus isolant, à l'insonorisation et à l'hydrofuge impeccables. Sam le découvre à la Foire de Paris où il se rend chaque année. Sa vie est ponctuée de ce genre de découvertes, ce sont les seules dates qu'il retient, printemps 2002 donc, l'année du Siporex. Ce béton cellulaire, s'il pouvait se mettre la tête dedans, s'y vautrer, si seulement le démonstrateur voulait bien le laisser humer, il en boufferait de ce mélange de sable, ciment, chaux, poudre d'aluminium et eau. C'est la poudre

d'aluminium qui, par réaction chimique, crée une multitude de microcellules d'air, et ce sont les microcellules qui donnent au matériau ses propriétés isolantes et sa faible masse volumique. Sam décide d'en coller partout dans la maison.

Dévier les lignes de force pour que ça ne s'écroule pas, poser le poitrail sur le poteau de béton. Sam manœuvre la grue, et son père là-haut, vigile posté sur le mur, oriente les poutres, les réceptionne, les fait pivoter à l'aide d'une corde, les fait descendre, les pose doucement, la première — poutre maîtresse — dans trois poteaux formant un U, puis les loge dans les murs de refend, ou sur des demi-fermes. Une poutre après l'autre, les contrefiches entre le toit et la poutre maîtresse, les poutres-treillis qui se croisent au fur et à mesure, passent l'une sur l'autre, chacune reposant sur la voisine et rendue solidaire grâce à de gros boulons. Un an de travail pour une charpente triangulée, un monument. Et une année de plus pour poser les panneaux en laine de verre isolants, puis les panneaux de couverture, et encore les deux mois d'été pour fermer le toit à trois pentes en tuiles

romanes. Les hommes renonceront à tout, au vin et au sexe, mais à être bâtisseurs jamais, ne renonceront pas à leurs mains hyperactives et autocrates. S'il ne doit rester qu'un morceau d'humanité, part la plus présomptueuse et la plus laborieuse, ce sera bâtisseur; et cathédrale sera le nom de tout ce qui sera édifié, par Sam comme par tous les hommes, paumes dont la peau est devenue corne tournées vers le ciel.

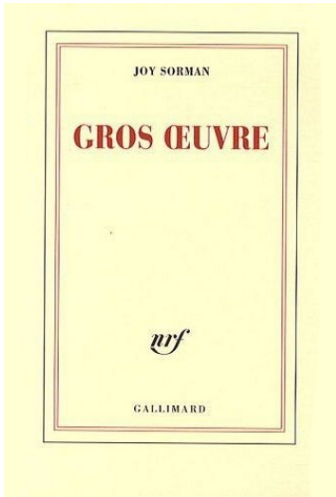
Dans cette maison familiale, Sam creuse le plus d'ouvertures possible, pose de grandes fenêtres à la française, la lumière traverse alors le cube de part en part comme un champ magnétique. Il choisit une menuiserie en bois tropical lamellé-collé, moins cher et plus solide que les essences européennes, il le traite lui-même (fongicides, insecticides, hydrofuges) et préfère suivre une technique traditionnelle d'assemblage, à tenons et mortaises, histoire de se donner plus de travail que s'il avait choisi un assemblage mécanique vissé.

Foire de Paris, printemps 2005, Sam découvre un verre autonettoyant couvert sur sa face extérieure d'un revêtement qui permet de garder les vitrages propres plus longtemps. Le démonstra-

teur-vendeur de la société Pilikington lui montre — vidéo à l'appui — comment ce verre révolutionnaire empêche, par temps de pluie, la formation de gouttelettes séparées. L'eau forme un film qui, par gravité, s'écoule et lave le verre. Puis, sous l'action des rayons ultraviolets, le soleil dégrade progressivement les poussières minérales et organiques qui perdent leur adhérence avec le verre. Sam y trouve également sa porte d'entrée — hall 4 où l'on vend uniquement des portes, tout ce qui peut se faire comme portes, portes pleines, à cadres et à panneaux, portes tiercées, portes avec imposte vitrée pour laisser passer le jour, portes en PVC, en aluminium ou en acier. Sam fait simple mais onéreux : du chêne massif. La même année il achète à crédit un plancher rayonnant pour chauffer la maison par le sol. Une chaleur diffuse et homogène, pour marcher pieds nus même l'hiver. Des câbles électriques chauffent doucement une dalle en béton de 5 centimètres d'épaisseur, il y fait bon comme dans les entrailles de la terre, là où Sam s'enfoncera bien un jour, à force.

Ce soir d'inauguration de la maison, juste avant que les premiers invités arrivent, Sam se

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



Gros œuvre Joy Sorman

Cette édition électronique du livre *Gros oeuvre*
de *Joy Sorman*
a été réalisée le 02/06/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 23/02/2009 (ISBN : 9782070124657)
Code Sodis : N02357 - ISBN : 9782072023576